

IMPORTANCE DE L'OISEAU DANS LA VIE DE RELATION DE L'ENFANT

par Ange CONDORET

C'est vers l'année 1966 que, vétérinaire praticien, je vis ma clinique s'emplier de plus en plus d'enfants en qualité d'accompagnants.

Les parents m'amenaient, comme à l'accoutumée, qui chien, qui chat, qui hamster, ou un petit lapin américain...

Une enquête rapide me révéla que la présence de ces animaux dans les foyers bordelais était due, deux fois sur trois, à la demande des enfants.

Quelques questions posées à ces derniers me révéla une qualité de relation privilégiée entre l'animal et l'enfant.

- "Mon chien, c'est mon frère."

- ou, "Si j'ai voulu un chien, c'est parce que je ne suis pas aimé."

Devant de tels propos, rien de plus naturel alors que d'axer mes recherches sur les relations entre de jeunes enfants et des carnivores domestiques.

Pour faciliter mon travail, j'adoptai le cadre d'une maternelle où, avec l'aide de la directrice, d'une psychologue et d'une éducatrice, je commençai à décrypter les types de relation qui pouvaient se créer entre les deux partenaires. Le chien et le chat nous permirent de glaner de riches enseignements.

Or, il y avait, par hasard, dans la grande cour de récréation, une volière qui servait de refuge nocturne à deux tourterelles. Dans le courant de la journée, la directrice les lâchait dans la classe des tout-petits âgés de trois à quatre ans.

Elles étaient parfaitement socialisées. Les criailleries des enfants ne les effrayaient point, bien au contraire. Mais nous ne nous en occupions pas en tant qu'élément de communication avec les enfants. Notre recherche était strictement axée sur les relations avec les animaux domestiques.

Lorsqu'un jour, l'on vit l'une d'entre elles se poser sur les mains offertes d'une toute petite fille. Celle-ci s'immobilisa sur le champ, son regard prit un aspect étrange. Après un bref instant d'effroi, son visage s'illumina laissant place, enfin, à une joie, celle de

la découverte. Quelques secondes passèrent, et s'adressant à l'institutrice, on l'entendit lui dire : "Mademoiselle, elle est toute chaude". Cet enfant venait de découvrir à travers un corps d'oiseau cette qualité première inhérente à la vie : la chaleur. Et l'on vit poindre alors, dans son regard, les lueurs d'un infini respect pour cette vie qui palpitait entre les paumes de ses mains.

Cet élément fut déterminant dans la suite de nos travaux et nous ne manquâmes jamais de l'introduire dans le cadre de ces recherches. Bien nous en prit car, dans les mois qui suivirent, de nombreux événements nous démontrèrent le bien-fondé de l'étude relationnelle enfant ↔ tourterelle.

Je ne citerai que deux cas parmi les plus spectaculaires :

Connaissant le type de recherche que j'avais entrepris dans cette maternelle, une maman vint me voir avec son enfant de quatre ans. Son fils avait été refusé dans trois maternelles pour fugues et actes d'agression envers ses petits camarades. Ses parents avaient, par ailleurs, un mal fou à le conduire à l'école tous les matins. C'étaient cris, pleurs à tel point que la maman pensait que la maternelle aux animaux pourrait, peut-être, arranger les choses. Elle me pria de le prendre. Avec toutes les réserves d'usage, j'acceptai. Quelques jours passèrent pendant lesquels, oh ! surprise, le petit Paul était devenu fidèle, tous les matins, aux rendez-vous scolaires. Heureusement surprise, la maman vint un jour me demander d'assister à ces séances de travail. J'obtempérai. Elle voulait, m'avait-elle dit, voir comment cela se passait dans cette école qui était la première où son fils acceptait de revenir sans problèmes.

Nous travaillions avec un magnétoscope. La caméra était dans un angle de la pièce à peine dissimulée. Je plaçai la maman dans mon dos, de façon à ce que son fils ait peu de chance de l'apercevoir. La tourterelle, suivie du regard par le petit Paul, voletait dans la pièce. Soudain, elle se posa dans ses mains. L'enfant s'immobilisa, ses yeux face à ceux de l'oiseau. Comme hypnotisé, il resta ainsi plus de trois minutes sans bouger, avec dans le regard une inhabituelle douceur. J'entends encore derrière moi les sanglots de la maman me disant : "Mais, ce n'est pas possible ! A la maison, il ne pouvait pas rester trois secondes sans bouger ou casser quelque chose !".

Un simple oiseau réussissait là où toute pédagogie échouait. La directrice accepta de le garder jusqu'à la fin de l'année et les progrès furent tels qu'au mois d'octobre, lui qui était promis à un jardin d'enfants thérapeutique put, enfin, entrer dans une maternelle normale.

Le second cas que j'ai choisi est celui de Bethsabée. Là, il s'agissait d'un cas beaucoup plus grave. C'était une psychotique âgée de quatre ans et demi lorsque nous l'entreprîmes.

Elle ne parlait pas, se contentant d'un bruitage buccal impressionnant. Ses yeux étaient fuyants. Elle ne voulait et n'avait de regard que pour les objets. Nous la primes avec nous sans grande conviction.

Des semaines et des mois passèrent au cours desquels elle refusa et le chien et le chat que nous lui présentions. Si nous la prenions par la main pour lui faire ébaucher une caresse à l'animal, elle refermait ses doigts et ne présentait au chien que le dos de la main, sur notre volonté. Elle la retirait dès que nous la lâchions. Elle était fâchée avec la vie et nous nous demandions s'il fallait vraiment poursuivre.

Lorsqu'un jour, nous pensâmes faire intervenir une tourterelle que nous mîmes sur la table où elle jouait avec des cubes. Soudain, la tourterelle prit son envol. Alors, l'impossible, l'impensable se réalisa. Cet enfant alors âgé de plus de cinq ans, qui n'avait jamais eu un regard ni pour ses parents ni pour ses camarades, ni pour les autres animaux que nous lui avions présentés, en bref, cet enfant qui refusait toute communication avec les êtres animés, fut soudain transfiguré. Un premier sourire illumina pour la première fois son visage alors qu'elle suivait du regard l'envol de l'oiseau. Nous recommençâmes plusieurs fois, et à chaque tentative, le même phénomène se reproduisit: rougeur du visage exprimant une intense émotion et, surtout, apparition de sons nouveaux.

Dans les semaines qui suivirent, de nombreux progrès se firent jour. Elle manifesta le désir d'approcher l'animal au repos. Pour la première fois, ses doigts se détendirent et nous assistâmes à l'ébauche de caresses. Son bruitage buccal s'adoucit comme pour déclencher un dialogue avec l'oiseau.

Au bout de quelques mois, et de manière très progressive, on la vit s'approcher du chien, le caresser puis jouer avec lui. Enfin, nous pûmes l'inclure dans une ronde d'enfants; elle qui refusait tout contact, ouvrit pour la première fois ses mains à celles de ses camarades de jeu. On la vit volontiers aller vers l'éducatrice lui prendre la main comme pour lui demander de lui caresser son ventre.

Mais le langage piétinait, lorsqu'un jour on lui entendit prononcer son premier mot cohérent : Mamama, mamaman. Puis nous la perdîmes de vue, ses parents venant de changer de ville. Nous avons de ses nouvelles de temps à autre. Les progrès sont très lents, mais ses parents peuvent enfin communiquer avec elle.

Et cela grâce à l'envol d'un oiseau.

A quelque temps de là, j'eus connaissance d'un très vieux texte védique dans lequel était exprimée l'idée suivante :

"Le premier de tous les enseignements consiste à méditer sur l'oiseau".

A des dizaines de milliers d'années de distance, l'événement que nous avons vécu avec Bethsabée apparaissait comme une preuve vivante d'une orientale pensée.

Le cas Bethsabée appelle quelques réflexions :

1. L'échec tentatives avec le chien ou le chat, et ce, durant plusieurs mois, pouvait laisser croire qu'il s'agissait d'un cas non justiciable d'un éveil relationnel par les animaux.
2. Le rôle de la tourterelle dans l'apparition de l'état émotionnel précédemment décrit est indéniable.
3. Le stimulus provoqué par l'envol de l'oiseau a permis à Bethsabée d'extérioriser ses sentiments : exclamations de joie, expressivité des traits du visage.
4. La répétition des circonstances stimulatrices a reproduit à chaque fois les mêmes comportements exclamatifs, tirant l'enfant hors de son indifférence, de sa torpeur, de son état d'isolement.
5. Ce comportement s'est étendu rapidement à d'autres espèces animales : chien, chat. Il comportait une recherche de contact puis de jeu. Les manifestations affectives que Bethsabée refusait aux humains ont été prodiguées en premier aux animaux (caresses, embrassades).

Ce n'est que plusieurs semaines après que l'éducatrice ou certains de ses camarades ont pu être l'objet de semblables marques d'affection.

Dans l'analyse de ce cas, de nombreuses questions sont posées. Elles concernent :

1. La spécificité de l'animal : pourquoi l'oiseau et pas un autre animal ?
2. Pourquoi le vol ? Comment définir, et à quoi rattacher la puissance attractive de ce mouvement ?
3. Quelle est la nature précise du stimulus ?
4. En quelle zone a-t-il atteint Bethsabée ?
5. Pourquoi et comment a-t-il suscité, chez Bethsabée, le refus de l'emmurement, le désir de la communication puis la relation affective ?
6. Comment expliquer, à la suite du stimulus primaire, l'extension du désir de communiquer à d'autres espèces animales auparavant non stimulatrices, puis aux humains ?

Dans cette recherche précise, nous rejoignons Otto JESPERSEN pour qui l'émotion et l'expressivité constitueraient les bases sensibles du langage (tels les appels des oiseaux ou les divers grognements d'animaux, ou les cris dans le babil des bébés...), le langage véritable, selon lui, ne pouvant s'établir qu'à partir du moment où les désirs de "communicabilité" priment ceux de "l'expressivité".

Dans le cas de Bethsabée, vient s'ajouter un troisième élément. C'est l'apparition d'une gestualité de type affectif, à l'adresse de l'animal, faisant le lit d'ébauches de communications plus élaborées.

C'est l'hypothèse de travail qui est actuellement la nôtre dans l'étude des modifications des conduites, et dans l'apparition de manifestations affectives et verbales chez de très jeunes autistes confrontés à des animaux familiers.

Le schéma que le cas Bethsabée nous a permis de retenir comporte les paramètres suivants :

a) Eléments extérieurs à l'enfant :

- le choix de l'animal;
- la durée des mises en présence;
- l'environnement humain propice à la rencontre (enfant-animal);
- le facteur temps.

b) Eléments inhérents à l'enfant :

- l'émotion;
- le désir d'expression qu'elle fait naître;
- les manifestations affectives qu'elle entraîne;
- les ébauches de communication gestuelle puis verbale qu'elle provoque.

C'est au niveau de la modification des conduites que les acquis de la relation enfant-animal sont les plus spectaculaires et nous pouvons en schématiser le processus de la manière suivante :

le toucher est à l'origine du contact
le contact appelle la caresse
la caresse permet l'attachement
l'attachement déclenche le discours
le discours est ébauche de communication
la communication ouvre la porte à de nouvelles conduites

Ainsi l'animal suscite, chez l'enfant, une intervention du corps et la participation accrue de celui-ci à l'établissement d'une communication désirée.

Et c'est là, au niveau du corps, que se situe l'apprentissage d'une relation qui peut déboucher sur de nouveaux comportements. Si bien que la relation privilégiée qui s'établit entre l'enfant et l'animal permet, dans bien des cas, d'obvier à certains troubles mineurs de la communication avec les adultes ou d'autres enfants.

C'est ainsi que nous avons pu dénombrer six fonctions principales que l'animal (chien, chat, oiseau, lapin) peut exercer auprès de l'enfant dans son cadre de vie. Une règle est cependant à observer : celle de la liberté du choix de l'animal par l'enfant. Il ne peut y avoir apport de communication heureuse, ni de relation harmonieuse, sans la liberté du choix. Nous l'avons maintes fois et maintes fois constaté. Imposer un animal à un enfant conduit souvent à un échec. Il importe de tenir compte des goûts ou des attirances de l'enfant vers tel ou tel type d'animal. Et c'est dans la mesure où nous avons pu offrir à nos enfants un long éventail d'espèces animales, que les succès obtenus dans le domaine de la communication furent particulièrement spectaculaires.

L'oiseau, les tourterelles en particulier, animaux très sociaux, sont à inclure pour ce choix. Cela a été, pour nous, une véritable découverte au cours des études que nous avons menées.

Les tourterelles se sont révélées exercer :

- Une fonction physique due à une présence vivante. Avec l'ensemble des sollicitations qu'elle provoque (soins à donner, nourriture), les échanges divers dont elles sont les instigatrices (contacts, caresses...), la muette complicité dont elles peuvent être l'objet (intérêt, entente, éveil, intelligence des situations...). Enfin, l'importance de l'envol.
- Une fonction pédagogique par la variété des comportements offerts et les découvertes psycho-physiologiques que l'animal peut occasionner. L'oiseau permet, ainsi, une meilleure approche de la vie extra-humaine. Sa capacité d'écoute, son esprit d'observation, les associations dont il peut faire preuve, révèlent à l'enfant l'importance d'un psychisme dont il méconnaissait parfois la profondeur.
- Une fonction de communication par le dialogue qu'il permet, provoque ou stimule. La présence animale brise l'isolement.
- Une fonction symbolique car l'enfant situera dans l'oiseau ses besoins profonds lui permettant de mieux assumer ses problèmes (comme ses phantasmes).
- Une fonction affective qui résulte de l'ensemble des fonctions précédentes et qui peut être définie par cette qualité particulière de la relation qui est l'attachement.

- Enfin, la fonction esthétique qu'exerce la présence de tourterelles est un élément qui n'échappe pas à l'enfant : la blancheur des plumes, la grâce des attitudes, la beauté des formes, les splendeurs du vol...

Pour toutes ces raisons, l'on peut dire que la présence animale peut aider l'enfant à mieux vivre. C'est en ce sens que les vétérinaires considèrent que l'animal joue, dans cette société, non seulement un rôle social inestimable, mais qu'il exerce également d'heureux effets sur la santé humaine, à travers l'hygiène physique et mentale du citadin.

Le Professeur KATCHER a démontré que l'action de toucher un animal, de le tapoter, de le caresser, provoquait chez son maître un ralentissement des battements cardiaques et surtout une baisse de la tension artérielle.

Voilà clairement démontés les mécanismes physiologiques déclenchés par l'animal familier; faut-il encore que celui-ci soit accepté, choisi surtout, désiré même, afin qu'il soit l'objet d'harmonieux échanges.

L'animal nous amènera-t-il, vivant modèle, à reconsidérer nos rapports sociaux sur un plan plus humaniste ? Je ne sais ! Mais cette présence à nos côtés nous rappelle, suivant la formule lumineuse de LEVI-STRAUSS, que :

"l'unique tare qui puisse affliger un groupe humain et l'empêcher de réaliser son plein épanouissement, c'est d'être seul".

Et ce n'est pas l'un des moindres effets à l'acquis de l'animal que de briser cette solitude.

Ce manuscrit a été aimablement mis à notre disposition par les Docteurs H. VINDEVOGEL et P.P.PASTORET, qui préparent un ouvrage sur le pigeon. Ils nous ont autorisé à le publier et nous les en remercions vivement.

N.D.L.R.